Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 47

Artikel: Oh ! ces enfants !
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-210810

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Diagnostic. — Un médecin demande à l'un de ses clients, alcoolique invétéré, en vue d'assurer son diagnostic :

— Dites-moi, mon ami, que prenez-vous comme apéritif?

— Oh ! bien, docteur, ce sera comme vous voudrez, je n'ai pas de préférence.

Les timides. — L'autre jour, on présentait à Mme X... un jeune écrivain, dont on lui avait fait grand éloge.

— Eh bien, lui demande le présentateur, comment l'avez-vous trouvé? Plein d'esprit, n'est-ce pas?

— Il n'a presque rien dit.

— Il est un peu timide.

— C'est possible, cher monsieur, mais rien ne m'agace comme d'avoir à couper moi-même les pages d'un livre.

A LA CITÉ

Il n'a pas tout à fait perdu son caractère militaire, le vieux quartier autour de la cathédrale. Tout d'abord, les batailleurs de différentes catégories s'y rendent pour conférer avec les états-majors judiciaires et s'il n'y circule pas beaucoup de suffragettes quelques représentants du sexe aimable y ont cependant leurs grandes et petites entrées.

De l'autre côté, vers la statue de Davel, ce sont les autorités civiles mises en rapports constants entre elles par de superbes gaillards en costume d'apparat vert et blanc (aux grands jours). Et puis, il y a le préfet, que craignent les maraudeurs, les pirates et les braconniers. Une belle cohorte de gendarmes, veillant au grain. Quand ils ne sont pas occupés par un pandour ou une assermentation du Grand Conseil ou encore par l'enterrement d'un dignitaire républicain, ils goûtent en paix les loisirs de l'homme naturel.

Je viens de passer à la Cité-Derrière. Une petite musique à bouche susurre :

Ma petite Mariette...
...Donne-moi ta chaussette

L'artiste? C'est un Pandore tranquillement installé dans l'une des chambres de ce grand bâtiment simple et propret d'où ne sort aucun bruit inutile, mais de temps à autre des patrouilles.

Plus loin, en revanche, voici un citoyen, gai, déambulant, d'une vive allure, en manches de chemises et tablier d'épicier au vent ; il ne chantonne pas, il chante : La patrie est sur nos monts...

Enfin, avant de descendre les Escaliers du Marché, je risque de me heurter à un sergent du corps militaire vaudois, aux galons dorés tout battant neufs, qui reçoit les compliments d'une agréable personne à l'accent bernois et que probablement il avait perdu de vue depuis que : simple planton, il se faisait apporter, je veux dire commander trois décis dans une de ces vieilles auberges vaudoises qui acceptent sans façon des volontaires.

Ce petit tableau ne vaut-il pas celui que l'on a sur la place de St-François, dans les forts moments d'immigration multicolore et multiforme?

L. Mn.

Steeple-chase culinaire. — Catherine, pour faire une surprise à ses maîtres, a préparé un pot-au-feu à la viande de cheval. Sa maîtresse entre dans la cuisine et, aspirant des deux narines, s'écrie :

— Catherine, votre pot-au-feu s'emporte.

— Je crois bien, madame! répond la cuisinière, c'était un cheval de course!

Au Groupe qui est la Gloire de la IIIe section et la joie de la IIIe Compagnie.

HOMMAGE RESPECTUEUX

écrit, entre deux coups de pioche, à la lueur d'un quinquet fumeux, dans l'atmosphère ahurissante d'une casemate.

Dans la forêt des Buis.

Dans la forêt des Buis, sous le fort de l'aiguille,
On travaille souvent dès que le soleil brille
Ou plutôt même avant.
On entend un fracas de pelles et de piques
De pioches et d'outils dont le bruit héroïque
Evoque l'ancien temps.

C'est là qu'on voit Franel, ce professeur pour dames,
Porter des troncs noueux ou, de toute son âme,
Assommer des cailloux.
Et quand il sent son bras lassé, sa main trop lourde,
« Jaccolot, crie-t-il, amène ici ta gourde,
J'ai soif un peu partout. »

C'est là qu'on voit Ponci, hérissant sa moustache,
Pour qu'on dise qu'il met tout son cœur à sa tâche,
Et, roulant de gros yeux,
On le voit fracasser des pierres et des pierres
Pour en former un tas qui monte de la terre
Jusqu'au plus haut des cieux.

Et l'on voit Jaccolot étendu sur la mousse
Qui roucoule des vers de sa voix la plus douce
Et s'endort doucement
Pour ne se réveiller que lorsque l'heure tinte
De s'en aller, à pas très lents et sans contrainte,
Vers le cantonnement.

C'est là qu'on voit « Francis » dont le sac à pain [bombe,
S'en aller, crânement, comme pour une bombe,
Ramper sur les « Genoud »,
Et l'on voit Delapraz — Edouard pour sa bourgeoise —
S'en aller gentiment, puis fuir, sans bruit ni noise,
Se terrer dans un trou.

Et l'on voit Potterat au sourire écarlate
Fuir derrière un sapin lorsque la mine éclate,
L'on voit aussi Béguin
Soupirer longuement, disant d'une voix douce :
« J'aimerais beaucoup mieux, dans ce bon lit de [mousse,
Faire un autre « béguin ».

L'on voit aussi, soufflant ainsi qu'une soupape,
Le fusiller Benoît, qu'on vient de nommer pape
Et non pas appointé,
Pris d'un amour subit pour la bouse et la crotte,
Ce géographe instruit en remplit une hotte
A Morcle, avec fierté.

Sanglé dans sa capote, ainsi qu'un mousquetaire,
Faisant la belle jambe en la forêt sévère,
C'est le troupier Barraud,
Qui, songeant à l'amour, se démène et frissonne,
Comme un lion captif qui songe à sa lionne,
Derrière ses barreaux.

Enfin voici Crausaz, le hardi légionnaire,
Qui pour ceux de son groupe est bien plus qu'une [mère,
Car ce soldat malin
Joue en ce camp fameux le rôle de nourrice :
Quand on presse son sein il en sort des saucisses
Du fromage et du vin.

Et si parfois il pleut, on ne voit dans la fouille
Plus un seul travailleur. Comme la pluie mouille
Et qu'un soldat craint l'eau,
On les voit tous, blottis dans des poses bizarres,
Attendant, en fumant leur pipe ou leur cigare
Que le temps soit au beau.

Mais si quelque galon paraît à la lisière,
Trois ou quatre troupiers font rouler quelques [pierres,
Qui tombent avec bruit.
Et le « galon », croyant qu'on travaille avec zèle,
Se dit : « Cré non de bleu, quelle troupe fidèle! »
Et content il s'enfuit.

Ah! la forêt des Buis aura dans cette guerre,
Pour le cent soixante-sept joué le rôle austère,
Plus tard, dans l'avenir,
Quand on reparlera de dix-neuf cent-quatorze,
Nous dirons à nos fils : « Mes chers, quels tours de [force
On nous vit accomplir! »

Jamais vous ne saurez notre travail intense,
Jamais vous ne saurez notre labeur immense,
C'était... pour le Pays!
Car, messieurs, c'est ainsi qu'on écrira l'histoire
Et, dans quelque dix ans, je finirai par croire
Que j'ai beaucoup peiné dans la forêt des Buis.

Septembre 1914. G. J.

Entre femmes. — Oh ! les hommes ! les hommes !

— Ma chère, les hommes, c'est comme la cire à cacheter : Ça prend quand c'est chaud, et quand ça se refroidit, ça casse!

PAR NOS BONS COTÉS

Eh ! bien, vous avez lu ? Nos Vaudois, quel succès, à Berthoud ! Cétait le bataillon 7. Il avait organisé au Casino de cette hospitalière cité, au profit des soldats peu fortunés, des représentations qui ont attiré des spectateurs en masse. Et durant toutes ces soirées, ce ne fut, de la salle à la scène, qu'échange continu d'amabilités et de félicitations. Au baisser du rideau, spectateurs et artistes-amateurs étaient enchantés les uns des autres. Les Bernois ne tarissaient pas d'éloges sur l'entrain, l'imagination des Welsches, et ceux-ci ne pouvaient se louer assez de l'amabilité et des attentions à leur égard des populations au milieu desquelles ils passent l'hiver.

— Oh ! ces Welsches, c'est encore des pons carçons ! Ils sont très ricolos.

— Ah ! nos Confédérés de la Suisse allemande, ce sont, après tout, de chics types. Il faut les connaître !

Se connaître ! Voilà le grand point. Entre Suisses, nous ne nous connaissons pas assez. Presque toutes nos relations, sont des relations politiques ou d'affaires. Or, certes, ce n'est pas là ce qui rapproche les hommes. En domaine politique et d'affaires, on ne fraternise pas, on ne se déboutonne pas, bien au contraire : on se tient sur la réserve, on discute, on ruse, on intrigue. On joue au plus fort ou au plus malin. A ce jeu, il est rare qu'on ne se dispute pas, pour finir. Et puis, si l'on croit plus ou moins se connaître, ce n'est que par ses mauvais côtés. Tous les hommes en ont, des mauvais côtés, mais tous, presque, en ont aussi de bons. C'est entre ceux-ci, surtout, qu'il nous faut nous efforcer d'établir et de maintenir le contact, si nous voulons dissiper les malentendus qui mettent du froid dans notre ménage helvétique.

Entre Romands, déjà, que de points de contact ne négligeons-nous pas, sottement, et dont la « culture », si nous pouvons ainsi dire, resserrerait et affermirait les liens qui doivent nous unir. Mais nous aimons mieux nous jalouser, nous « chiner », avec tant de causticité, parfois, que nos rapports en pâtissent.

Ne croyez-vous pas que notre défaut d'entente, alors même qu'il s'agit, au point de vue national, de nos intérêts communs, c'est-à-dire des intérêts romands, n'est pas pour quelque chose dans l'opinion peu flatteuse qu'ont de nous, à certains égards, nos confédérés de langue allemande ? Ils ne nous prennent pas au sérieux.

Plus unis, plus solidaires, les Suisses latins feraient encore bien meilleure figure dans le faisceau fédéral et auraient sûrement plus de facilité à défendre avec succès leurs droits et leurs intérêts légitimes. Et ce serait pour le plus grand profit de la Suisse tout entière. J. M.

Oh! ces enfants! — Une bonne vieille demoiselle a laissé son serin s'envoler par la fenêtre de la cuisine. Gros chagrin.

Elle fait promettre cinq francs à la personne qui lui ramènera le fugitif. Elle attend. Un coup de sonnette. Un affreux garnement apparaît, tenant dans les bras un gros chat de gouttière.

— Que veux-tu, mon garçon ?

— Je viens chercher les cinq francs promis, m'selle.

— Les cinq francs? Mais ce n'est pas mon serin que tu m'apportes, c'est un chat.

— Oui, m'selle, mais le serein est dedans !